MARADONA

PAK

KUSTURICA

Pentagrama Films, Telecinco Cinema, Wild Bunch et Fidélité présentent

FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

HORS COMPÉTITION

MARADONA PAR KUSTURICA

PROJECTION OFFICIELLE:
MARDI 20 MAI - 23H30 - GRAND AUDITORIUM
PROJECTION DE PRESSE:
MARDI 20 MAI - 13H - SALLE BAZIN
EMIR KUSTURICA ET DIEGO MARADONA SONT À CANNES DU 19 AU 22 MAI

Distribution:
Wild Bunch Distribution
99 Rue de la Verrerie
75004 paris
Tél: 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

A Cannes:
3 rue du Maréchal Foch
Tél: 04 93 68 19 03

Relations Presse:
Bossa Nova / Michel Burstein
32, Boulevard Saint-Germain
75005 Paris
Tél: 01 43 26 26 26
bossanovapr@free.fr
www.bossa-nova.info

A Cannes:
Hôtel Majestic – DDA Office
Suite Royan 1
Tél: 06 07 555 888

SORTIE LE 28 MAI

Les photos sont téléchargeables sur le site du film:
www.maradona-lefilm.com

Format image: 1.85 • Son: Dolby SRD • Durée: 1H35

ARG 3 GFR 2

Maradona par Kusturica

Emir Kusturica célèbre dans ce film l'incroyable histoire de Diego Maradona: héros sportif, Dieu vivant du football, artiste de génie, champion du peuple, idole déchue et modèle pour des générations du monde entier.

De Buenos Aires à Naples - en passant par Cuba - Emir Kusturica retrace la vie de cet homme hors du commun, de ses humbles débuts à sa notoriété mondiale, de sa fulgurante ascension au déclin le plus profond.

Un documentaire unique sur «le joueur du siècle», filmé par son plus grand fan.

Une rencontre

Début 2005: Emir Kusturica officialise l'annonce de son projet de documentaire sur Diego Maradona: «Il s'agit du premier film qui abordera tous les aspects de la vie de Maradona.»

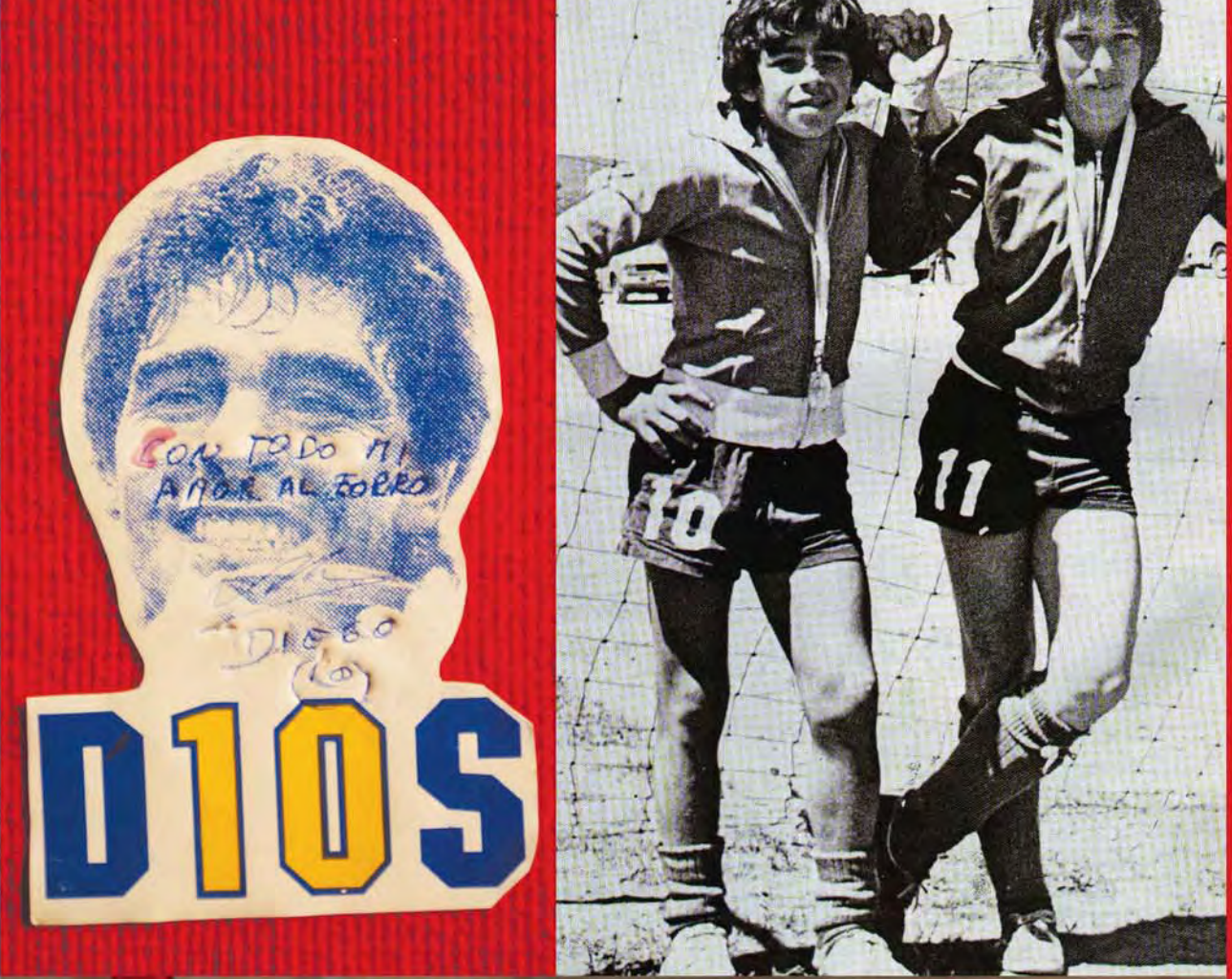
Le réalisateur multi récompensé, deux Palmes d'Or et de nombreux prix internationaux, va filmer le plus grand joueur de tous les temps! La nouvelle fait l'effet d'une bombe. Le tournage doit débuter à Buenos Aires avant de se poursuivre à Naples, haut lieu d'exploits footballistiques de Maradona puis, Cuba, sa ville d'adoption et Belgrade, ville du cinéaste: «Mon intention est de trouver et faire réapparaître au cours des cinq prochains mois la véritable personnalité de Maradona.»

Ce film s'annonce alors comme la rencontre unique entre deux titans, unis par la démesure, la passion et le génie. Nul autre réalisateur n'aurait mieux pu comprendre l'énigme explosive qu'est Maradona, nul autre que Kusturica ne pouvait gagner sa confiance et son amitié: «J'ai toujours rêvé d'être un joueur de football et, à ma manière, je l'ai été.» Pour la première fois, Maradona accepte une collaboration intime et totale et se met à nu devant la caméra du cinéaste, laissant entrevoir enfin l'homme derrière le mythe.

Buenos Aires, 2 avril 2005: anniversaire de Dalma, la fille aînée de Maradona. Kusturica est là, avec deux caméras et une équipe réduite. Maradona se bat alors contre ses démons et les traces qu'ils ont laissé dans son corps: des problèmes de cœur, poids, genou. Difficile de croire que cet homme renaîtra un jour de ses cendres: «Le jour où je l'ai rencontré fût beaucoup plus important que ce que j'espérais. C'est une force de la nature; de lui, émane de l'émotion, de la puissance, de l'enchantement. Un être unique.» Quatre jours plus tard au «Soul Café», les plus grandes stars de la musique d'Amérique Latine sont rassemblées pour célébrer El Pibe de Oro. Le gamin en or. Tout le monde chante, Kusturica est appelé sur scène.
Le réalisateur et le footballeur.
Le gitan et le rockeur.
Deux artistes face à face. Leur voyage vient de commencer.

Dès lors, les deux hommes ne vont cesser d'exprimer l'admiration qu'ils ont l'un pour l'autre. En mai 2005, Diego Maradona se rend au Festival de Cannes car Emir Kusturica est président du jury. Ils passeront ensemble des nuits folles à faire la fête. En novembre 2005, invité au show télévisé de Diego Maradona, Emir Kusturica est présenté par le footballeur comme le réalisateur de génie, son frère. Ils échangent même quelques ballons. À l'occasion du Sommet des Amériques le 4 novembre 2005, Kusturica fait partie du train de protestation organisé contre la venue de Georges W. Bush en Argentine, il filme Diego Maradona en plein combat politique: «Je suis impressionné par sa vision du monde, son humour et son humanitarisme.» Le 1er février 2008, au cours d'un concert du No Smoking Orchestra à Madrid, Diego Maradona, qui suit le show depuis le balcon, monte sur scène et danse avec Emir...

C'est de cette alchimie cinématographique et humaine qu'est fait ce film.



Estadio Municipal

Un tournage

Deux géants. Politiquement incorrects, rebelles flamboyants. Ils se rencontrent, apprennent à se connaître, comparent leurs tatouages et autres «cicatrices de guerre». L'un est né, il y a quarante-cinq ans, dans les bidonvilles de Buenos Aires pour devenir, pas encore majeur, une légende du football. L'autre a grandi à Sarajevo, dans un pays aujourd'hui effacé de la carte, avant de remporter plusieurs palmes d'or. L'un écrit, produit, fait l'acteur, réalise et joue dans le No Smoking Orchestra. L'autre, jadis un Dieu vivant, ex-ange déchu, se réinvente en bon père de famille, présentateur télé, entraîneur et vice-président d'un club de football.

Deux irrévérentes et indomptables figures rock'n'roll, unies pendant de tumultueux mois de tournage: une filature amicale à travers l'extraordinaire passé et présent de Diego Maradona.

Villa Fiorito, Buenos Aires: après plus de deux décennies, Maradona fait un retour inattendu sur les lieux de son enfance, le quartier pauvre où il est né: «Maradona n'est pas de ceux qui s'enrichissent et oublient, il n'a jamais perdu son âme. C'était bouleversant, il est leur héros. C'était comme s'il n'était jamais parti.» Dans la maison où il a grandi, la star et le réalisateur parlent de l'enfance, de la famille, du football. Et de politique. Les deux hommes admirent le Che, ils sont opposés au néo-libéralisme, à l'impérialisme, Bush.

L'autre «maison» de Maradona à Buenos Aires, c'est La Bombonera, le stade où Maradona et Kusturica rejoignent la fête du centenaire de «Boca Juniors», club Argentin mythique. La foule en délire accueille Maradona comme un Dieu. À Buenos Aires encore, des faux mariages de prostituées et voyous sont organisés et célébrés dans le légendaire «Cocodrilo», un bordel dansant sponsorisé par l'église Maradonienne. Cette église, qui réunit plus de 100 000 fans, fut fondée en 2000. Les fidèles se réunissent deux fois par an: à Noël, date célébrant la naissance de Maradona le 30 octobre, et à Pâques, le 22 juin, jour où Maradona a marqué avec la main.

Belgrade, juin 2005: autre ville démente, sorte de jumelle de Buenos Aires. Après avoir rencontré le premier ministre, Maradona et Kusturica se rendent au célèbre stade, le Red Star, où l'ancien footballeur rejoue pour le cinéaste l'un des plus grands buts de sa carrière, celui de la victoire avec son Club de Barcelone, le Barça, en 1982. Les deux hommes foulent ensemble le stade désert, échangent quelques passes, comme des frères. Maradona redevient jeune: il a perdu quarante kilos depuis le début du tournage.

Naples, fin juin 2005: le héros qui a su redonner sa fierté à la ville est de retour. En quelques secondes, les rues sont noires de monde. C'est l'émeute. Larmes, hystérie, joie... de fans trop jeunes pour avoir eu la chance de voir Maradona du temps de ses années glorieuses.

Retour à Buenos Aires: le voyage se termine là où il a commencé: «Le film montrera "les trois Maradonas" que j'ai découverts au cours du tournage: le prof de football, le citoyen, politiquement incorrect, contre les politiques unilatérales des Etats-Unis et l'homme de famille.»

Un Maradona nouveau, revitalisé, donne à Kusturica sa dernière interview. Leur voyage prend fin. Une nouvelle vie commence pour Diego.

Un film

Le film revisite l'extraordinaire trajectoire de l'ex-footballeur, pendant l'année que Kusturica appelle «la renaissance de Maradona»: sa vie et sa carrière, ses triomphes et ses défaites, les différents lieux qui ont marqué sa vie - Buenos Aires, Cuba, Naples – jusqu'à ce moment décisif de retour à la vie. De ses débuts dans les bidonvilles de Villa Fiorito à Buenos Aires aujourd'hui, où il vit maintenant avec sa femme et ses deux filles: «L'idée étant de mettre un peu de lumière sur le voeu inexaucé de Maradona, d'établir une harmonie au sein de sa famille» à la façon d'un film familial, toujours au cœur de l'intimité du personnage - sous un regard d'exception, celui d'Emir Kusturica.

Les deux visages de Maradona. D'un côté, l'homme public, le héros, l'icône, mais aussi l'homme passionné, engagé, politique - très proche de leaders comme Fidel Castro - et adversaire ardu de la globalisation. D'un autre côté, Maradona comme on ne l'a jamais vu, Maradona intime: sa vie de famille, ses espoirs, ses peurs, joies et frustrations. Avec la complicité de Kusturica, Maradona nous convie à ses transformations, se dévoilant avec un naturel et une humilité qui ne l'ont jamais quitté. L'occasion unique de revivre aussi le bonheur que Diego Maradona nous a apporté tout au long de ces années.

Ce gamin en or est tombé, mais il s'est relevé et le film d'Emir Kusturica nous raconte, non seulement le grand homme qu'il a été, mais celui qu'il est encore aujourd'hui: «Je suis un idéaliste. Pour moi, Maradona sera toujours plus que l'effet que les drogues ont eu sur lui. C'est un artiste. Être un artiste, c'est franchir ses propres barrières, cela n'a rien à voir avec le symptôme de notre société qui te porte aux nues, pour ensuite te tuer et t'enterrer.» Maradona revient sur

ses années d'abus; entouré des siens, il dévoile son humanité et ses qualités de grand sportif qui lui ont permis de vaincre l'adversité.

Dans le processus cinématographique, Maradona retrouve la santé, affronte le passé, exorcise ses démons. C'est l'histoire d'un homme qui revit. C'est Diego Maradona par Emir Kusturica.

Le résultat est une traversée brute et sans concession, vivante, chaotique, riche en émotions. Et musicale. Comme dans cette scène où Manu Chao chante «La Vida Tombola», sa dernière chanson sur Maradona. Le chanteur raconte à «So Foot»: «Au départ, Kusturica voulait «Santa Maradona» pour son film. Je n'étais pas contre. L'idée de participer à une rencontre Kusturica-Maradona me suffisait. Ils sont très différents, mais ils représentent deux taureaux à mes yeux. Un joli match... J'avais vraiment envie d'en être. J'ai demandé à Kustu de me laisser malgré tout une chance d'écrire un nouveau morceau, de me mettre en danger par rapport à l'affaire. Puis j'ai rencontré Diego à Naples. Au début j'avais pensé à «Mala Fama», la mauvaise réputation, sur mon dernier album. Puis j'ai composé «La Vida Tombola». Je l'ai chantée à deux guitares en Argentine à Diego, il sortait juste de la voiture. Kustu a filmé.»

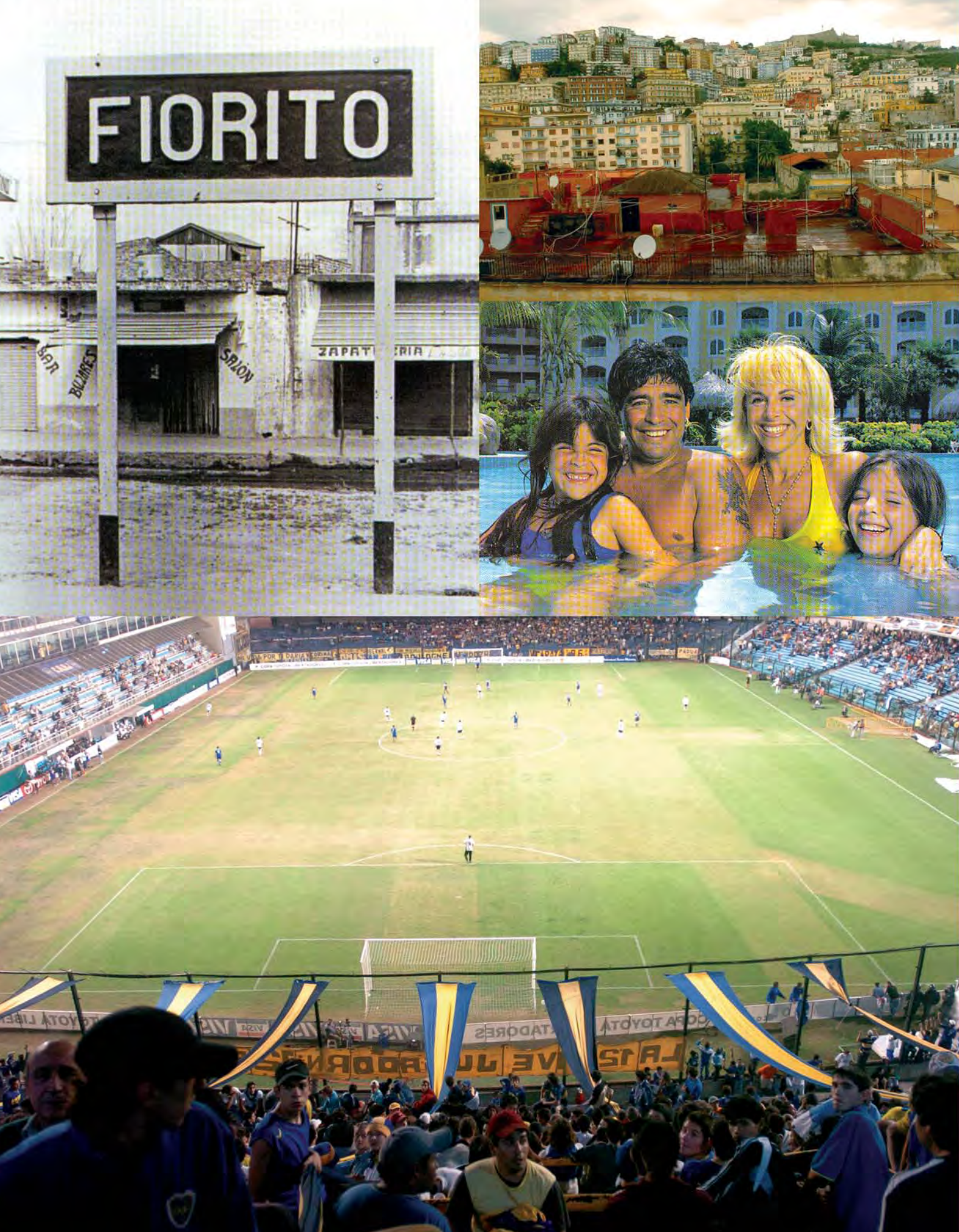
«Si yo fuera Maradona
viviría como él
...mil cohetes... mil amigos
y lo que venga a mil por cien...»

(Si j'étais Maradona,
je vivrais comme lui,
mille fusées... mille amis,
et ce qui vient, à mille pour cent...)

Le réalisateur de «Papa est en voyage d'affaires», «Le Temps des Gitans», «Underground», et «Chat noir, Chat blanc» a trouvé en Maradona un frère d'esprit et un sujet de cinéma parfait: «La vie de Maradona est si riche, si pleine de nuances, qu'il n'y a rien à changer. Même pour en faire un film de fiction.»

GIANINNA
MI VIDA

GRACIAS
DIOS
POR SER
ARGENTINO
JULIÁN


FIORITO
BAR
BILLARES
SALÓN

Diego Armando Maradona – une vie

Né le 30 octobre 1960 dans une banlieue loqueteuse de Buenos Aires, Maradona est aujourd'hui une véritable icône pop, au même titre que Brando, Elvis, Marilyn ou Bob Marley. Avec deux différences: d'abord, Diego Armando est une popstar... vivante. Ensuite, cette popstar est un joueur de football. Pourtant, Maradona possède l'aura des stars hollywoodiennes et le charisme des plus grands rockeurs. Car son parcours n'est pas celui d'un footballeur ordinaire. C'est celui d'un petit argentin doté de pieds en or, et de la main de dieu, élu en 2000 «Joueur du siècle». D'un sportif surdoué, enchanteur, élevé au rang d'artiste rebelle. Un homme né pauvre, qui par son génie, son travail et son sacré caractère, va se hisser au sommet, connaître gloire et fortune, puis décadence et déchéance, frôler la mort, avant de connaître une rédemption émouvante et engagée. Diego Armando Maradona, athlète révolté, esthète admiré, a vécu plusieurs vies, en voici une.

C'est à Villa Fiorito, nom fleuri qui désigne en fait un bidonville de la province de Buenos Aires, que naît Diego Armando Maradona en 1960. Les Maradona, famille sans le sou, ont déjà quatre filles. Le gamin se révèle dès sa petite enfance particulièrement agile avec un ballon. À 11 ans, il intègre l'équipe du club d'Argentinos Juniors. Il devient rapidement une attraction, les médias et le public découvrant avec émerveillement ce petit jongleur capable de garder pendant une éternité la balle au pied. Interviewé par une télévision, il dévoile son plan: «J'ai deux rêves, disputer une coupe du monde et... la remporter, avec l'Argentine.» C'est un gosse de douze ans qui parle. Encore trois années, et il devient joueur professionnel. Les Argentinos Juniors sont alors un groupe surtout connu pour se prendre de sacrées déculottées. Grâce à Maradona, qui s'impose comme le leader de ces ex-pieds-nikelés, l'équipe devient une des plus redoutées du championnat. Il faut dire que Diego enchaîne but sur buts - 116 en 166 matches ! Repéré par le sélectionneur national, il intègre l'équipe d'Argentine. Il a seize ans, ce Mozart du ballon, un âge époustouflant, mais aussi handicapant: il est écarté de la Coupe du monde 1978, trop jeune. Il doit se rabattre sur la Coupe du monde des Espoirs, et c'est en tant que capitaine qu'il mène l'équipe d'Argentine junior à la victoire. Nous sommes en 1979, Diego Maradona est sacré Ballon d'Or argentin. Son ascension est irrésistible, et il entre définitivement dans la légende du football national en 1981, en emmenant son nouveau club, le mythique et populaire Boca Juniors, à la victoire du championnat, face aux riches de River Plate. Diego est un héros.

L'année suivante, il passe à côté de sa première coupe du Monde: maltraité par les défenseurs de tous pays, il est expulsé, et l'Argentine éliminée. Son génie n'en reste pas moins internationalement célébré, puisqu'il est acheté à prix d'or par le FC Barcelone. Il continue à faire des exploits dans les stades (38 buts en 58 matchs), et de plus en plus dans les boîtes de nuit. Il quitte l'Espagne à 23 ans, y abandonnant son étiquette de prodige cool, troquée contre celle de génie givré. Il signe au SSC Napoli, un modeste club italien où les supporters l'accueillent en légende vivante. L'osmose est ici parfaite, Maradona joue non seulement très bien, son toucher de balle reste sidérant, il apporte au club, entre 1984 et 1991, de multiples victoires et prix (Champion d'Italie en 1987 et 1990, Coupe d'Italie en 1987, Coupe UEFA en 1989 et Supercoupe d'Italie en 1990), c'est aussi ici qu'il développe sa conscience sociale, refusant de se ranger dans le camp des nantis, célébrant ses origines pauvres. Il se perfectionne aussi en tant que noceur, faisant de plus en plus les gros titres des tabloïds, alors que des rumeurs se développent quant à de supposés liens avec la Camorra.

S'il faut dresser un point d'orgue dans la carrière du génie, c'est certainement 1986, quand, à 25 ans, Diego participe à la Coupe du monde. Il réalise son deuxième rêve: la gagner. Grâce à son inimitable talent (jamais joueur n'a été dribbleur aussi impressionnant), et un sacré coup tordu: contre l'Angleterre, Maradona marque avec la main, l'arbitre n'y voit que du feu, le joueur se justifiera en disant qu'il n'y est pour rien, que c'est «la main de dieu».

Quatre ans plus tard, l'Argentin est à deux doigts de rééditer le même exploit (gagner la Coupe du Monde), mais il est stoppé en finale par des allemands loin d'être manchots. On peut dire qu'à partir de ce moment là, alors que Diego Armando fête ses 30 ans, tout va partir un peu à vau-l'eau. Lors d'un contrôle de la police italienne, le monde entier découvre que le joueur est cocaïnomane. Il fuit Naples, passe par Séville, retourne à Buenos Aires. Il est sorti de la Coupe du Monde 1994 par la petite porte - usage d'éphédrine. Honteux, il traîne encore trois ans ses crampons sur les terrains, puis laisse tomber le football.

Retraité, Maradona trompe son ennui dans la drogue. En avril 2004: malaise cardiaque, direction l'hôpital. Revenu du purgatoire, va-t-il trouver la sagesse? Pas tout de suite. Ces années-là sont pour Diego assez chaotiques, il se fait poser un anneau gastrique, replonge régulièrement dans la drogue, retourne sans cesse à l'hôpital. Maradona va trouver refuge chez son ami Fidel Castro, et refait surface avec son très populaire talk-show «La Noche del 10». Entre deux séjours à Cuba, il continue de s'engager aux cotés des plus démunis, devenant une figure de l'altermondialisme, s'affichant avec le président vénézuélien Hugo Chavez lors de manifestations anti-Bush, exhibant à qui veut le filmer son tatouage du Che. En mars 2007, Maradona doit momentanément cesser toutes ces activités pour reprendre la direction de l'hôpital – officiellement: trop d'alcool, de cigare et de nourriture. L'état de Diego reste alarmant, puisque ses médecins lui détectent par-dessus le marché une hépatite. Mais depuis un an, ses bulletins de santé incitent à l'optimisme. Ses fan-clubs ne font plus que louer son génie passé, ils annoncent régulièrement les nouveaux projets de la superstar. On ne compte plus les chansons qui le célèbrent, dans tous les pays. Des émissions lui sont continuellement consacrées. Amateurs de foot ou non, des gens du monde entier ne cessent de l'admirer. Sa fille aînée s'est lancée dans le cinéma, et lui, alors qu'il n'a plus rien à prouver, se voit consacrer un film par Emir Kusturica!

Entretien avec Emir Kusturica

Pourquoi cette idée de faire un film sur Maradona?

La première raison, c'est que je fais partie des millions de gens à travers le monde qui ont sauté de joie lorsqu'il a marqué ses deux buts contre l'Angleterre en 1986. Ce match-là, c'est peut-être la première et la dernière fois qu'il y a eu de la justice dans le monde. L'Argentine et la Serbie sont deux pays qui ont été écrasés par le FMI. Le FMI est une puissance occidentale, l'Argentine et la Serbie luttent contre. Donc, je me sens une proximité avec Maradona. D'ailleurs en Serbie, Maradona est très populaire, notre football ressemble à celui des Argentins. On dit parfois aussi que je suis le Maradona du cinéma... La deuxième raison, c'est que j'ai lu quelques-uns des livres qui sont parus sur lui, des articles de journaux, j'ai écouté la radio, et chaque fois, je trouvais que les auteurs ne lui rendaient pas justice.

Plus que le joueur, c'est donc le rebelle qui vous intéresse?

Il y a de cela. L'idée a germé lors de ce sommet des Amériques à Mar del Plata, en Argentine, lors duquel Maradona a pris la parole pour critiquer Bush. J'ai trouvé cela très fort. Mais il ne faut pas oublier le joueur, magnifique. Je me souviens encore de la première fois que j'ai entendu parler de lui, en 1979, aux mondiaux juniors de Tokyo. Il avait fait des choses fantastiques. Récemment, il est venu nous voir en Serbie, pour nous expliquer le but qu'il avait marqué avec Barcelone contre l'Étoile rouge de Belgrade. Un pur moment de génie.

Dans «Chat noir chat blanc», votre personnage Matko le Gitan joue seul une partie de cartes, triche quand même, gagne une partie et s'écrie: «Maradona!». Pourquoi?

Mon idée, c'était de rendre le sentiment de victoire ultime. Au début, l'acteur criait «but!». Et puis, plus fort que «but!», il y a «Maradona!», car un but de Maradona est encore au-dessus de ça, ce n'est pas n'importe quel but.

À quel moment le choix du documentaire plutôt que de la fiction s'est-il imposé?

Parce qu'il fallait faire un portrait. Un portrait, c'est la vérité. Or, c'est justement ce que je reproche aux autres films qui parlent de Maradona : ils tournent autour de lui, et s'en servent pour raconter une autre histoire. À la fin, ils ratent l'impact qu'il a eu sur le monde entier. Maradona, c'est une vraie histoire, pas la peine de rajouter de la fiction.

Vous trouvez que Diego Maradona est un vrai personnage de cinéma?

En tant qu'acteur, c'est un entertainer incroyable. Il est né pour le show. Mais il y a plus que cela. Si Andy Warhol avait vécu à notre époque, ce n'est pas des peintures de Marilyn qu'il aurait faites, mais de Diego. Si Maradona n'avait pas été footballeur, il aurait trouvé un autre moyen pour devenir une star, et il aurait réussi. Maradona, c'est une icône. La plus grosse icône des vingt ou trente dernières années, sans problème. Et il ne s'agit pas d'une popularité fabriquée par les médias, ou Coca, ou Pepsi, comme pour les joueurs actuels. Aujourd'hui, on ne peut même plus aller pisser sans voir une pub Coca ou Pepsi.

Oui, enfin, Maradona a fait de la pub et pour Pepsi, et pour Coca...

Peut-être, mais de manière marginale. Ce que je veux dire, c'est que si Maradona est devenu une icône, c'est à ses matchs et à ses buts qu'il le doit. Pas à cause de ce qu'il faisait à côté. Bien sûr qu'il avait des sponsors, qu'il a fait des pubs, mais cela vient après. Pour un joueur comme Beckham – qui est un bon joueur -, c'est l'inverse: c'est l'à-côté qui l'a fait devenir si célèbre. Ses matchs, moins.

Comment êtes-vous entré en contact avec Diego?

Par la production. Au départ, il n'était pas très partant. Je crois que toutes ces sollicitations médiatiques, il en a un peu marre. Parfois, il aimerait être tranquille. Mais comme il a aussi un autre côté de sa personnalité qui l'attire irrémédiablement vers les médias, il a finalement dit oui.

Il avait vu vos films?

Aucun, non. Mais je crois qu'il avait déjà entendu parler de moi.

Tourner avec lui est-il chose facile?

C'est un peu compliqué. Parfois, il oublie ses devoirs et ses responsabilités. Une fois, on est venu en Argentine, il avait oublié, on l'a loupé. C'est pour cette raison que je suis sur ce film depuis si longtemps, plusieurs années. Diego, un coup c'est oui, un coup c'est non.

À son contact, avez-vous découvert sur lui des choses qui vous ont étonné?

J'avais l'intuition qu'il était intelligent, maintenant j'en ai la certitude. En lui parlant – et on se parle régulièrement, encore aujourd'hui – j'ai découvert à quel point il était plus mature qu'on ne voulait le faire croire. Notamment au niveau politique. Il s'est rallié derrière Christina Kirchner aux élections argentines. Ce n'est pas pour être proche du pouvoir, mais parce qu'il sait que le précédent gouvernement a bien travaillé en foutant dehors le FMI. Il trouve que le pays va bien, et il veut la continuité. Ca, c'est la preuve qu'il a une conscience politique, et qu'il sait faire des analyses.

Et sa part d'ombre?

Maradona a vraiment une double personnalité. Comme nous tous, d'ailleurs, mais chez lui, c'est forcément exacerbé. Il peut être génial, donc forcément son côté négatif peut s'avérer extrêmement négatif. On parlait tout à l'heure de ses pubs pour Pepsi ou Cola, ou de son engagement politique. Diego, ça ne lui pose pas de problème de critiquer les Etats-Unis un jour, et de prendre l'argent de Coca le lendemain. Ou de tricher sur le terrain. Finalement, on en revient toujours à ce match contre l'Angleterre. Un but ange, un but démon. Ce sont les deux faces de son génie. Maradona est une sorte de saint. Il a vu la mort en face plusieurs fois, il a failli se tuer, mais la vérité, c'est que je crois que Dieu refuse de le reprendre.

Il vous a semblé heureux?

Cela dépend des périodes. Un jour, on l'a ramené à Villa Fiorito, son bidonville natal, et on a filmé sa maison d'enfance. Il était content comme tout. À d'autres moments, c'est plus difficile. Maradona me fait penser à Marlon Brando, ou à d'autres grands acteurs de cinéma. Une fois qu'ils descendent de scène, ils ne savent pas comment faire pour vivre. La vie idéale, pour Diego, ça aurait été un match dont l'arbitre n'aurait jamais sifflé la fin.

Le fait que le Marlon Brando des temps modernes soit un joueur de football, vous l'analysez comment?

C'est tout à fait normal. Maradona est aussi devenu ce qu'il est devenu parce qu'il jouait au foot et non à un autre sport, et parce qu'il y a joué dans les années 80, la décennie où le sport est devenu incroyablement populaire, notamment à la télévision. L'époque de Maradona, c'est celle du pic de l'individu dans le foot. Maradona, avec ses dribbles, sa télégénie, sa possibilité à changer un match tout seul, était parfait pour cette époque. D'ailleurs, cette période s'est terminée précisément avec le deuxième but de Maradona contre l'Angleterre. Depuis, on est passé à autre chose, dans le football comme dans la société.

Interview réalisée par Stéphane Régy pour le numéro 50 du magazine So Foot.

IVECO

KUSTURICA
10
MARADONA
10

Emir Kusturica

Naissance en 1954 à Sarajevo (dans l'actuelle Bosnie-Herzégovine). Promis à une carrière de footballeur, il l'abandonne pour étudier le cinéma à l'Académie de Milos Forman, à Prague.

À son retour à Sarajevo, il réalise deux téléfilms et deux longs-métrages pour le cinéma: «Te souviens-tu de Dolly Bell?», Lion d'Or de la première œuvre à la Mostra de Venise (1981), et «Papa est en voyage d'affaires», Palme d'Or à Cannes (1985). Aussitôt après le succès du «Temps des Gitans», il se rend à New York pour enseigner le cinéma à l'université de Columbia (il avait déjà donné des cours à l'Académie d'Art Dramatique de Sarajevo). Au bout de deux ans, il tourne «Arizona Dream» (1993), qui obtient l'Ours d'Argent et le Prix Spécial du Jury au Festival de Berlin.

Puis il enchaîne avec «Underground» (1995), film pour lequel il reçoit une nouvelle Palme d'Or à Cannes. En 1998, c'est avec «Chat noir, chat blanc» qu'il remporte le Lion d'Argent au Festival de Venise.

Le groupe No Smoking Orchestra occupe une place importante dans les films et la vie de Kusturica. En 1986, il rejoint officiellement la formation et participe à quelques tournées. Sa relation au No Smoking Orchestra s'intensifie lorsque son fils Stribor intègre le groupe comme batteur.

«La vie est un miracle» obtient le Prix de l'Education Nationale Cannes 2004 et le César 2005 du meilleur film de l'Union Européenne. En 2005, Emir Kusturica est président du Jury du 58éme Festival de Cannes. En 2007, il est de retour dans la sélection avec «Promets-moi». Toujours en 2007, il adapte avec succès son film «Le Temps des Gitans», qui devient un opéra punk présenté à l'Opéra Bastille, puis au Palais des Congrès en mars 2008.

Quand il ne filme pas, Emir Kusturica consacre son temps à Kustendorf, ville qu'il a fondée dans les montagnes de Serbie, où il a crée le Kustendorf Film festival et où il enseigne le cinéma.

Textes: Marcia Romano

Liste Technique

Un film de EMIR KUSTURICA

Directeur de la photographie RODRIGO PULPEIRO VEGA

Son RAUL MARTÍNEZ AVILA

Musique originale STRIBOR KUSTURICA

Directrice de la production PAULA ÁLVAREZ VACCARO

Montage SVETOLIK ZAJC

Un film produit par JOSÉ IBÁÑEZ

Co-produit par
BELEN ATIENZA • ALVARO AUGUSTIN
OLIVIER DELBOSC • MARC MISSONNIER
GAËL NOUAILLE • VINCENT MARAVAL

Crédit photo de tournage: © Juan Jose Traverso

wild bunch
DISTRIBUTION